

ALI CHAHROUR

Né à Beyrouth en 1989, **Ali Chahrou**, danseur et chorégraphe, est diplômé en études théâtrales et danse dramatique de l'Université libanaise. Loin des standards occidentaux, il construit une identité gestuelle contemporaine prise au cœur des mythes arabes et du contexte politique, social et religieux dans lequel il vit. Son travail explore les relations entre corps et mouvement, entre religion et sacré. *May He Rise and Smell the Fragrance* clôt une trilogie initiée par *Fatmeh* et *Leïla se meurt* présentés au Festival d'Avignon en 2016.

ET...

NEF DES IMAGES

Extrait de 3 minutes de *Leïla se meurt* de Ali Chahrou (2016), suivi de *Fatmeh* de Ali Chahrou (2016 / 51 min), le 14 juillet à 14h30, église des Célestins

RENCONTRE FOI ET CULTURE

Avec Ali Chahrou, le 17 juillet à 11h, Chapelle de l'Oratoire – accès libre

MAY HE RISE AND SMELL THE FRAGRANCE

« *Puisse-t-il se relever et humer le parfum* »
(*Descente d'Ishtar aux Enfers*)

Du plateau plongé dans l'obscurité, entre-deux crépusculaire, une voix de femme s'élève. Chant profond. Attirés par cette prière, un danseur et deux musiciens entrent. Ainsi s'ouvre le dernier volet d'une trilogie (*Fatmeh*, *Leïla se meurt*) revisitant les rituels de deuil dans la tradition chiite que Ali Chahrou nous invite à contempler telle une cérémonie funéraire émergeant des terres noires de Mésopotamie. Un voyage qui plonge aux sources des mythes arabes, guidé par une prêtresse – gardienne du passage des âmes dans l'autre monde – exhortant les hommes à ressentir le chagrin de la perte. La masculinité et ses attributs de force et d'héroïsme sont alors éprouvés, révélant les faiblesses et l'impuissance de ces hommes interdits de larmes. Chanter, crier, psalmodier, danser et par l'intensité de ces lamentations graves et poétiques, extirper la douleur des corps, exorciser la violence et libérer une force de vie. Avec *May He Rise and Smell the Fragrance*, le chorégraphe libanais interroge les interdits et la souffrance d'un pays traversé par les guerres, et une possible renaissance.

Drawing inspiration from ancient Arab culture and more recent collective memory, the Lebanese choreographer Ali Chahrou, along with a singer and two musicians, transforms Shiite mourning and funeral rituals into a ceremony "where death becomes a rite for life".

72^e
ÉDITION

Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

#ALICHAHROUR
#MAYHERISE
#BENOITXII
#DANSE

FESTIVAL-AVIGNON.COM



#FDA18

Feuille de salle disponible en anglais auprès de nos agents d'accueil
Ask our staff for an English version of this leaflet

Peinture © Claire Tabouret, La Grande Camille, 2014, photo © Amik Wetter
Licence Festival d'Avignon : 2-1069626 / 3-1069629



FESTIVAL

D'AVIGNON

عساه يحيا ويشمّ العبق

MAY HE RISE AND SMELL THE FRAGRANCE

ALI CHAHROUR

14 15 16 17 JUILLET 2018

THÉÂTRE BENOÎT-XII

DANSE

عساهُ يحيا ويشمّ العبق MAY HE RISE AND SMELL THE FRAGRANCE

ALI CHAHROUR

(Beyrouth)

Durée 1h

Spectacle en arabe surtitré en français

Avec

Ali Chahrou

Ali Hout

Abed Kobeissy

Hala Omran

Chorégraphie

Ali Chahrou

Dramaturgie

Junaid Sareddeen

Musique

Two or The Dragon (Ali Hout, Abed Kobeissy)

Lumière

Guillaume Tesson

Son

Khyam Allami, Mathilde Dhaussy

Administration de production

Christel Salem

Production Ali Chahrou en collaboration avec Zoukak Theatre Company

Coproduction Fabrik Potsdam

Avec le soutien de Goethe-Institute, Arab Fund for Arts and Culture,

Houna Center, Zoukak Theatre Company, Institut français de Beyrouth

En partenariat avec France Médias Monde

Spectacle créé le 16 février 2017 au théâtre Al Madina à Beyrouth.

ENTRETIEN AVEC ALI CHAHROUR

May He Rise and Smell the Fragrance conclut une trilogie consacrée au deuil dans le monde arabe, faisant suite à *Fatmeh et Leïla se meurt*, spectacles présentés lors de la 70^e édition du Festival d'Avignon. Quelles ont été les influences au cœur du projet ?

Ali Chahrou : Avec cette trilogie, j'interroge la présence du corps dans les rituels funéraires et dans l'histoire du monde arabe. Une des références est la célébration chiite de l'Achoura, pendant laquelle sont glorifiées et pleurées les grandes figures, les martyrs anciens et actuels de l'histoire arabo-musulmane. Pour *May He Rise*..., je souhaitais revenir aux sources des lamentations dans les mythes mésopotamiens et questionner la place des hommes dans ces rituels. De *Fatmeh*, la fille du prophète Mohammad pleurant la mort de son père, à la pleureuse professionnelle de *Leïla se meurt*, les femmes ont une place centrale dans ces cérémonies. Au fil de nos recherches sur les textes et légendes anciennes, la présence de la femme était encore plus forte, on ne pouvait y échapper. La figure d'Ishtar – déesse de la vie et de la fertilité, de l'amour physique et de la guerre – a donc été le point de départ. Le titre provient d'ailleurs d'un passage d'un texte sumérien, la *Descente d'Ishtar aux Enfers* : Ishtar descend aux Enfers pour prendre possession du royaume des morts. Ayant échoué, elle devient prisonnière des ténèbres et devra en échange de sa liberté, livrer un autre humain. Son époux Tammuz, parce que n'ayant pas assez porté le deuil, prendra sa place dans l'autre monde. Les lamentations de sa sœur provoqueront sa résurrection chaque printemps, cette dernière se substituant à lui sous terre durant la moitié de l'année. Par la puissance de la voix et des pleurs, la mémoire des morts est transmise et la vie ressurgit. Le sacrifice de la sœur de Tammuz – dieu de l'abondance – symbolise la renaissance. Le sacrifice est très présent dans le spectacle, il évoque aussi la douleur de toutes les autres sœurs, filles, épouses, mères qui doivent faire face à l'absence des hommes, partis ou morts au combat. À travers toutes ces histoires, nous retrouvons aussi le visage de la mère qui a perdu son fils et qui s'adresse à lui. La mère est une figure forte pour moi. La famille a été une grande influence dans *May He Rise*... J'ai grandi entouré de femmes, dotées d'une grande force de caractère. Dans ma famille, les hommes meurent tôt et les femmes leur survivent avec dignité et maîtrise de soi, comme dans beaucoup de familles dans notre société. Elles doivent tout prendre en charge, pas seulement le deuil et les lamentations.

En puisant dans ces grandes figures, de quelle manière s'est construit le spectacle ?

Face à la force et la résilience de ces femmes, prêtresses, déesses, mères nourricières, nous avons eu du mal à trouver des rôles intéressants pour les hommes, qui dans ces rituels n'ont pas le pouvoir qu'ont les femmes d'exprimer la tristesse. Pour des raisons à la fois religieuses, politiques et sociétales, ils doivent cacher leurs émotions et garder une image de force et de dureté.

Ils ne peuvent extérioriser leur douleur et c'est ce qui m'intéressait pour ce spectacle : mettre en lumière cette vulnérabilité, cette impuissance face à la mort. Étudier les corps et leurs mouvements, leur présence dans la société moyen-orientale, c'était les confronter à l'intensification de la mort qui décompose une partie de notre vie. Ce que je recherche à l'intérieur de ces formes, c'est la simplicité, la sincérité du geste et son pouvoir d'empreinte dans la mémoire collective. Dans *Fatmeh* et *Leïla se meurt*, j'ai travaillé avec des danseuses non professionnelles, n'ayant aucune notion ou technique de danse contemporaine, pour trouver cette sincère et pure qualité de la danse. Pour la dernière partie de la trilogie, je souhaitais cette fois prendre tout le matériel chorégraphique « brut » récolté, toutes ces références, et les mettre dans les mains d'une actrice et de deux musiciens professionnels. Il s'agissait de voir ce qu'ils en feraient avec la distance acquise par leur pratique de la scène. Ils ont, par leur métier, le recul qui leur permet de jouer avec les émotions, de les contenir ou de faire ressentir l'intensité, la violence ou la poésie de ces situations collectives extrêmes. Il leur faut être agressifs et poétiques à la fois, c'est une émotion puissante que je recherche en tant que chorégraphe.

Chacune de vos créations est une cérémonie à laquelle le public est convié. Comment, du Liban aux pays occidentaux, les spectateurs avec des références et des mémoires collectives différentes peuvent-ils s'approprier le sujet ?

J'aime cette idée du passage de l'intime à l'universel. Ce cheminement de l'individu, depuis l'environnement très proche, familial, local puis universel, fait se croiser les interprétations des spectateurs. Le public ne partage peut-être pas les mêmes références, croyances et pratiques quotidiennes, mais peut pourtant ressentir les émotions livrées sur scène. La mère pleurant son fils représente toutes les mères, la douleur de la perte est la même partout. Je ne cherche pas à représenter mon pays ou à mieux faire comprendre ma culture, seulement à m'exprimer à partir de ce que je suis en tant qu'individu, imprégné par l'endroit où je vis. Ce que je vis au quotidien est, comme partout ailleurs dans le monde, une somme d'histoires, de luttes et de manières de vivre. Des histoires inscrites dans les corps, par strates, et qui par la danse ouvrent à des possibilités infinies et peuvent être partagées par tous. Mon approche artistique est celle de ma propre histoire à l'intérieur de notre histoire. C'est pour cela qu'il est fondamental pour moi de travailler et de présenter mes créations au Liban. C'est le cœur de ma démarche artistique. Même si, pour créer à Beyrouth, nous devons lutter à tous les niveaux : production, financements, sécurité, censure. Il n'est pas facile de trouver un moyen confortable et stable de créer ici sans compromettre notre approche artistique, mais notre détermination devient une partie de la création.

Propos recueillis par Malika Baaziz